

plus favorable, elles faisaient maintenant la joie et l'admiration de tous nos amis. L'œil était véritablement enchanté. On croyait revoir et sentir encore l'humidité de la mer, les ombres bleues des rochers, les tons jaune rougeâtre des montagnes, la fuite des lointains dans le ciel éclatant de lumière. Mais ces feuilles n'étaient pas seules à produire un effet si favorable : chaque tableau posé à la même place, sur le même chevalet, paraissait plus vigoureux et plus surprenant. Je me souviens que parfois, en entrant dans la chambre, un de ces tableaux produisait sur moi comme un effet magique.

Le secret d'un jour favorable ou défavorable, direct ou indirect, qui n'était pas encore découvert, était parfaitement senti et admiré, mais considéré comme accidentel et inexplicable.

Ce nouveau logement nous conduisit à placer dans un ordre gracieux et dans un bon jour un certain nombre de plâtres, qui s'étaient rassemblés peu à peu autour de nous, et c'est alors seulement que nous jouîmes de ces précieux trésors.

Si l'on se trouve, comme c'est le cas à Rome, continuellement en présence des œuvres plastiques de l'antiquité, on se sent, comme en présence de la nature, devant l'infini, l'insondable. L'impression du beau, du sublime, si bienfaisante qu'elle puisse être, nous inquiète; nous désirons exprimer en paroles nos sentiments, notre contemplation, mais pour cela il faudrait d'abord connaître, approfondir, comprendre : nous commençons par diviser, distinguer, classer, et, cela même, nous le trouvons, sinon impossible, du moins extrêmement difficile, et nous revenons enfin à la jouissance, à une admiration contemplative.

Mais, en général, c'est l'effet le plus marqué de toutes les œuvres d'art, qu'elles nous transportent dans les circonstances du temps et des hommes qui les ont produites. Entouré de statues antiques, on se sent dans une vie naturelle animée; on apprend à connaître la diversité de la figure humaine, et l'on est ramené absolument à l'homme, dans sa condition la plus pure, ce qui rend le contemplateur lui-même vivant et purement humain. Même le costume, assorti à la nature, et qui contribue encore à relever la forme, produit, dans un sens

général, un bon effet. Si l'on peut à Rome jouir habituellement de cet entourage, on vient en même temps à en convoiter la possession; on veut s'entourer de ces images, et de bons plâtres en offrent, comme véritable fac-simile, la meilleure occasion. En ouvrant les yeux le matin, on se sent ému par ce qu'il y a de plus excellent; toutes nos pensées, tous nos sentiments, sont accompagnés de ces figures, et nous ne pouvons plus retomber dans la barbarie.

Chez nous, la première place appartenait à la Junon Ludovisi, d'autant plus estimée et honorée qu'on ne pouvait voir l'original que rarement et d'une manière accidentelle, et l'on devait se féliciter de l'avoir sans cesse devant les yeux, car aucun de nos contemporains n'oserait soutenir qu'il ait saisi du premier coup d'œil tout son mérite. Quelques Junons plus petites étaient à ses côtés, pour offrir des points de comparaison, puis des bustes de Jupiter, la Méduse Rondanini, un Hercule Anax, un charmant Mercure, des bas-reliefs, les plâtres de quelques beaux ouvrages en terre cuite.... Je parle de ces trésors, qui ne furent exposés dans le nouveau logement que quelques semaines, comme un homme, qui pense à faire son testament, regardera avec fermeté, mais avec émotion, les biens qui l'entourent. L'embarras, la fatigue, les frais et une certaine maladresse dans ces sortes de choses, me détournèrent d'expédier tout de suite en Allemagne les objets les plus précieux. La Junon Ludovisi fut destinée à la noble Angélique, quelques objets aux artistes qui m'entouraient; bien des choses appartenaient encore à Tischbein, d'autres devaient demeurer à leur place, pour que Bury, qui occupa ce logement après moi, s'en servît à son gré.

Tandis que j'écris ces lignes, mes pensées se reportent à ma première jeunesse, et je me rappelle les occasions qui me firent connaître d'abord ces objets, qui éveillèrent mon goût, provoquèrent chez le jeune homme inexpérimenté un enthousiasme sans bornes, et eurent pour effet l'immense désir qui m'attirait vers l'Italie. Aussi ma douleur fut grande, lorsqu'à mon départ de Rome, je dus renoncer à la possession de ce que j'avais enfin obtenu, après l'avoir ardemment souhaité.

Cependant la botanique m'avait toujours occupé, et je m'étais

entouré de quelques plantes rares, sur lesquelles j'avais continué mes études. J'observais aussi, en leur donnant mes soins, celles que j'avais obtenues de semences. A mon départ, de nombreux amis se disputèrent surtout celles-ci. Je plantai chez Angélique, dans le jardin de la maison, le jeune pin, déjà assez fort, humble présage d'un arbre futur; là, il atteignit, avec les années, une assez grande hauteur, et des voyageurs sympathiques m'en contèrent beaucoup de choses à notre satisfaction mutuelle, comme aussi de mon souvenir attaché à ce lieu. Malheureusement, quand cette inestimable amie eut cessé de vivre, le nouveau possesseur jugea des pins déplacés dans ses plates-bandes. Plus tard des voyageurs bienveillants, qui en demandèrent des nouvelles, trouvèrent la place vide, et, là du moins, effacée la trace d'une aimable existence.

Quelques dattiers, que j'avais obtenus de graines, furent plus heureux. Je sacrifiais de temps en temps quelques sujets, pour en observer le remarquable développement : ceux qui restèrent, jeunes plants d'une crue rapide, je les donnai à un ami romain, qui les planta dans un jardin de la rue Sixtine, où ils sont encore vivants, et se sont élevés à la hauteur de la stature humaine, comme un auguste voyageur a daigné me l'assurer. Puissent-ils ne pas devenir incommodes aux possesseurs, et continuer de verdir, de croître et de prospérer en mémoire de moi!

Sur la note des objets que j'avais encore à voir avant de quitter Rome, il s'en trouvait deux très-disparates la *Cloaca maxima* et les Catacombes, près de Saint-Sébastien. Le premier éleva encore l'idée colossale à laquelle Piranesi nous avait préparés; la visite aux Catacombes ne tourna pas pour le mieux : les premiers pas que je fis dans ces lieux funèbres me causèrent un tel malaise, que je remontai sur-le-champ à la lumière du jour, et que j'attendis en plein air, dans un quartier de Rome d'ailleurs inconnu et écarté, le retour de mes compagnons, qui, plus résolus que moi, contemplèrent hardiment tout ce que renferment ces souterrains. J'appris longtemps après avec détail dans le grand ouvrage d'Antonio Rosio Romano (*la Roma sotterranea*) tout ce que j'aurais vu, ou même n'aurais pas vu, dans les Catacombes, et je me crus suffisamment dédommagé.

A l'Académie de Saint-Luc, où je fis aussi un pèlerinage, je vis le crâne de Raphaël, qu'on y garde comme une relique, depuis qu'on l'a tiré de son tombeau, ouvert à l'occasion d'une bâtisse¹. Grâce au crédit de notre ami Reiffenstein, nous en possédons en Allemagne un plâtre, dont la vue m'a souvent inspiré les réflexions les plus diverses.

Un délicieux tableau de ce maître représente la Mère de Dieu apparaissant à saint Luc, afin qu'il puisse la peindre fidèlement et naturellement dans toute sa majesté divine. Raphaël, jeune encore, est debout à quelque distance et observe l'évangéliste pendant son travail. On ne peut exprimer et avouer avec plus de grâce une vocation à laquelle on se sent entraîné d'une manière décisive. Pierre de Cortone, qui était possesseur de ce tableau, l'a légué à l'Académie. L'ouvrage est endommagé et restauré en plusieurs endroits, mais il est toujours d'une valeur considérable.

Pendant ces jours je fus éprouvé par une tentation particulière, qui faillit mettre obstacle à mon voyage et m'enchaîner de nouveau à Rome. M. Antonio Rega, artiste et marchand d'objets d'art, était arrivé de Naples. Il vint chez l'ami Meyer, et lui annonça en confidence qu'il était venu sur un bâtiment amarré maintenant à Ripa-Grande. Il l'invitait à s'y transporter, parce qu'il y tenait en ses mains une remarquable statue antique, cette danseuse ou muse qu'on avait vue à Naples, depuis un temps immémorial, dans une niche de la cour du palais Caraffa Colombrano, et qu'on tenait pour un excellent ouvrage. Il désirait la vendre, mais en secret, et il voulait savoir si M. Meyer lui-même ou quelqu'un de ses amis particuliers ne serait pas disposé à faire cette emplette. Il offrait ce noble ouvrage pour le prix, extrêmement modéré, de trois cents sequins, prétention qui pourrait s'élever sans doute, si l'on n'avait pas sujet de procéder avec prudence, en considération des vendeurs et de l'acheteur.

L'affaire me fut aussitôt communiquée, et nous nous rendîmes tous trois au port, assez éloigné de notre demeure. Rega enleva une planche du couvercle encore posé sur la caisse,

1. Voyez page 486.

et nous vîmes une délicieuse petite tête, qui n'avait pas encore été séparée du tronc, nous regarder par-dessous ses cheveux épars, et, peu à peu découverte, une figure gracieusement animée, vêtue avec une décence remarquable, du reste peu endommagée, et une des mains parfaitement conservée.

Aussitôt nous nous rappelâmes fort bien de l'avoir vue à sa première place, sans prévoir qu'elle pourrait se trouver un jour si près de nous. Assurément, si quelqu'un, après avoir fouillé à grands frais toute une année, avait enfin rencontré un pareil trésor, il se serait trouvé fort heureux. Nous ne pouvions nous lasser de la contempler : cependant nous finîmes par nous retirer en promettant une prompte réponse. Nous consultâmes Angélique, nous consultâmes M. Zucchi et sa bienveillante compagne.

Leurs représentations nous firent comprendre combien une pareille entreprise était difficile et délicate. Des hommes paisibles, voués jusqu'alors à l'étude des arts et de l'antiquité, s'engageaient tout à coup dans le commerce des objets d'art, et éveillaient la jalousie des gens du métier. Les difficultés de la restauration étaient diverses; nous pouvions être déloyalement servis; à supposer que l'expédition se fit avec tout l'ordre possible, il pouvait encore s'élever à la fin des obstacles à la sortie d'une œuvre d'art si remarquable; la traversée, le débarquement, le transport et l'arrivée étaient sujets à bien des chances fâcheuses. Ces représentations me firent peu à peu renoncer à mon dessein, mais ce ne fut pas sans regret, d'autant que cette statue arriva enfin à de grands honneurs : elle se trouve aujourd'hui dans un cabinet réservé du Musée Pie-Clémentin.

Visconti a décrit ce monument dans son troisième volume, consacré à ce musée, il l'a expliqué à sa manière, et l'a figuré dans la trentième planche. Tout ami des arts doit regretter avec moi que nous n'ayons pas réussi à faire parvenir cet ouvrage en Allemagne, pour l'ajouter à quelque-une de nos collections nationales.

On trouvera naturel que, dans mes visites d'adieux, je n'aie pas oublié la charmante Milanaise. J'avais appris depuis quelque temps sur son compte bien des choses agréables; que sa liaison avec Angélique était toujours plus intime, et qu'elle savait

fort bien se conduire dans la haute société où elle avait eu accès par elle. Je pus même concevoir le soupçon et l'espérance qu'un jeune homme riche, qui était dans les meilleurs rapports avec Zucchi, n'était ni insensible aux charmes de la jeune fille, ni éloigné de mettre à exécution des desseins plus sérieux.

Je la trouvai en jolie toilette du matin, comme je l'avais vue pour la première fois à Castel-Gandolfo. Elle me reçut avec une grâce naïve, et m'exprima de nouveau avec une gentillesse naturelle, avec une parfaite amabilité, sa reconnaissance de l'intérêt que je lui avais témoigné. « Jamais je n'oublierai, dit-elle, que dans le temps où je me remettais de mon trouble, parmi les noms honorés et chéris des personnes qui s'étaient informées de ma santé, j'entendis aussi prononcer le vôtre. Je demandai plusieurs fois si c'était donc bien vrai. Vous continuâtes vos informations pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'enfin mon frère alla vous faire visite et vous remercier pour nous deux. Je ne sais pas s'il l'a fait comme je l'en avais chargé. Je l'aurais accompagné volontiers, si les convenances l'avaient permis. » Elle me questionna sur la route que j'allais prendre, et, quand je lui eus tracé mon plan de voyage, elle ajouta : « Vous êtes heureux d'être assez riche pour ne devoir pas vous refuser ce plaisir. Nous autres, il nous faut rester à la place que Dieu et les saints nous ont assignée. Dès longtemps je vois devant ma fenêtre les navires arriver et partir, déposer et prendre leur cargaison; cela est amusant, et je me demande quelquefois d'où viennent, où vont tous ces bâtiments. » Les fenêtres donnaient sur l'escalier de la Ripetta, et le mouvement était justement très-vif à cette heure.

Elle parla de son frère avec tendresse; elle était heureuse de tenir en ordre son ménage, en sorte qu'il pouvait, quoique son traitement fût modique, placer quelques économies dans un commerce avantageux; en un mot, elle me parla de sa position avec une entière confiance; j'étais charmé de son babil, car, à proprement parler, je faisais une singulière figure, ne pouvant m'empêcher de passer en revue tous les incidents de notre tendre liaison, depuis le premier moment jusqu'au dernier. Le

frère entra, et nos adieux se firent en amicale et sage prose. Quand je fus devant la porte, je trouvai ma voiture sans cocher. Un petit garçon courut à sa recherche. La jeune fille s'était mise à la fenêtre de l'entre-sol, qu'ils occupaient dans une maison de belle apparence. La fenêtre était si peu élevée qu'il semblait qu'on aurait pu se toucher la main. « Vous le voyez, m'écriai-je, on ne veut pas m'emmener loin de vous; on sait apparemment que je vous quitte à regret. » Ce qu'elle répondit, ce que je répliquai, tout le cours du plus délicieux entretien, qui, libre de toute contrainte, dévoila les sentiments intimes de deux amants qui se rendaient à peine compte de leur situation, je ne veux pas le profaner en le répétant : ce fut l'aveu final, laconique, étrange, amené par un hasard, arraché par une émotion intime, de l'affection mutuelle la plus innocente et la plus tendre, et qui, par là même, n'est jamais sortie de ma pensée et de mon cœur.

Cependant mon départ de Rome devait être préparé d'une manière particulièrement solennelle : trois nuits auparavant, la pleine lune brilla dans le ciel le plus clair, et le charme magique qu'elle répandait sur la vaste cité, éprouvé si souvent, me fit alors l'impression la plus profonde. Les grandes masses illuminées comme par un jour doux, avec leurs oppositions d'ombres profondes, éclairées quelquefois par reflet, pour faire deviner les détails, semblent nous transporter dans un autre monde, plus simple et plus grand.

Après des jours passés au milieu de distractions quelquefois pénibles, je me promenai accompagné seulement de quelques amis.

Lorsque j'eus parcouru, sans doute pour la dernière fois, la longue rue du Corso, je montai au Capitole, qui se dressait là dans le désert comme un palais de fées. La statue de Marc Aurèle me rappela le commandeur dans *Don Juan*, et fit entendre au voyageur qu'il entreprenait quelque chose d'extraordinaire : néanmoins je descendis l'escalier de derrière. L'Arc de triomphe de Septime Sévère, entièrement ténébreux, jetant des ombres ténébreuses, s'élevait devant moi; dans la solitude de la Voie Sacrée, les objets que j'é connaissais si bien me parurent étranges et fantastiques. Mais, quand je m'approchai des restes

sublimes du Colisée, et que je jetai les yeux dans l'intérieur, à travers la grille qui le fermait, je ne dois pas dissimuler que je fus saisi d'un frisson et me hâtai de revenir.

Les masses produisent toujours une impression particulière, parce qu'elle sont à la fois sublimes et saisissables, et, dans ces promenades, je faisais, en quelque manière, l'incalculable *summa summarum* de tout mon séjour à Rome.

A mon départ, je sentis une douleur toute particulière. En quittant sans espoir de retour cette capitale du monde, dont on fut quelque temps citoyen, on éprouve un sentiment qu'on ne peut ni exprimer ni communiquer. Je ne cessais de me redire en ce moment l'élegie d'Ovide, qu'il composa, quand le souvenir d'un sort pareil le poursuivit jusqu'au bout de la terre habitée. Ces distiques me revenaient toujours au milieu de mes impressions.

Quand cette nuit funèbre occupe ma pensée,
 Cette dernière nuit qu'à Rome j'ai passée,
 Qui m'a vu délaisser tant d'amis précieux,
 Je sens les pleurs encor s'échapper de mes yeux....
 Hommes et chiens déjà reposaient taciturnes;
 La Lune ouvrait l'espace à ses coursiers nocturnes;
 Mes regards passaient d'elle aux murs capitolins,
 De mes dieux familiers inutiles voisins....

Mais je ne pus longtemps répéter cette expression étrangère de mes propres sentiments, sans être obligé d'en faire à ma personne, à ma situation, l'application la plus particulière. Ces douleurs s'étaient identifiées avec les miennes, et, dans mon voyage, cette activité intérieure m'occupa bien des jours et des nuits. Toutefois je me gardai d'écrire une seule ligne, de peur que ce souffle délicat de douleur intime ne vînt à s'exhaler. Je ne regardais presque rien pour ne pas me laisser distraire de cette douce souffrance. Mais bientôt il me fallut reconnaître combien le monde paraît beau, quand nous l'observons avec des sens émus. Je m'élevai courageusement à une plus libre activité poétique; la pensée du *Tasse* vint se lier à ces impressions, et je travaillai avec un plaisir particulier les endroits qui me touchaient de plus près dans ce moment. Je passai la plus grande partie de mon temps à Florence dans les jardins de

plaisance et de luxe. C'est là que j'écrivis les passages qui me rappellent encore aujourd'hui ce temps et ces sentiments.

C'est aux dispositions où je me trouvais alors qu'il faut attribuer l'abondance avec laquelle j'ai traité la plus grande partie de la pièce, ce qui l'a rendue presque impossible au théâtre. Comme les lieux me rapprochaient d'Ovide, mon sort me rapprochait du Tasse. Le douloureux sentiment d'une âme passionnée, qui est entraînée irrésistiblement vers un exil irrévocable, règne dans toute la pièce. Cette disposition ne me quitta point pendant le voyage, en dépit de toutes les distractions, de toutes les diversions, et, chose assez singulière, comme si un entourage harmonique avait dû toujours me favoriser, je terminai la pièce, après mon retour, dans un séjour accidentel que je fis au Belvédère¹, où planaient autour de moi mille souvenirs de moments heureux.

1. Dans le parc de Weimar.

FIN DU VOYAGE EN ITALIE.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
VOYAGES EN SUISSE.....	1
Première partie.....	3
Deuxième partie.....	14
VOYAGE EN ITALIE.....	69
De Carlsbad au Brenner.....	71
Du Brenner à Vérone.....	84
De Vérone à Venise.....	100
De Ferrare jusqu'à Rome.....	154
Rome.....	177
Naples.....	227
Sicile.....	271
Naples.....	360
Second séjour à Rome.....	385

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

